

Claude Ollier

Réminiscence



Extrait de la publication

Réminiscence

DU MÊME AUTEUR

Le Jeu d'enfant

LA MISE EN SCÈNE (GF Flammarion).
LE MAINTIEN DE L'ORDRE (Flammarion).
ÉTÉ INDIEN (Flammarion).
L'ÉCHEC DE NOLAN (épuisé).
LA VIE SUR EPSILON (Flammarion).
ENIGMA (P.O.L).
OUR OU VINGT ANS APRÈS (P.O.L).
FUZZY SETS (P.O.L).

MARRAKCH MEDINE (Flammarion).
MON DOUBLE À MALACCA (P.O.L).
UNE HISTOIRE ILLISIBLE (Flammarion).

OBSCURATION (DÉCONNECTION) (P.O.L).
FEUILLETON (Julliard).
TRUQUAGE EN AMONT (Flammarion).

OUTBACK OU L'ARRIÈRE-MONDE (P.O.L).
ABERRATION (P.O.L).
MISSING (P.O.L).

WANDERLUST ET LES OXYCÈDRES (P.O.L).
PRÉHISTOIRE (P.O.L).

NAVETTES (P.O.L).
NÉBULES (Flammarion).
NIELLURES (P.O.L).
SOUVENIRS ÉCRAN (Cahiers du Cinéma-Gallimard).

CITÉ DE MÉMOIRE, entretiens avec Alexis Pelletier (P.O.L).

CAHIERS D'ÉCOLIER (1950-1960) (Flammarion).
FABLES SOUS RÊVE (1960-1970) (Flammarion).
LES LIENS D'ESPACE (1970-1980) (Flammarion).

LA RELÈVE, dessins de Matta (*Insolations* n° 2, Fata Morgana).
RÉSEAU DE BLETZ RHIZOMES, gravures de Bernard Dufour (Fata Morgana).
LUBERON, gravures de Claude Garanjour (Manus Presse).
LES PREUVES ÉCRITES, estampes de René Bonargent (Indifférences).
L'AILLEURS LE SOIR, bois de Catherine Marchadour (Colorature).
MESURES DE NUIT, empreintes de Claude Garanjour (La Sétérée).
DU FOND DES ÂGES, eaux-fortes de François Fiedler (Maeght).
EPSILON, encres de Claude Garanjour.
LE SYCOMORE, collages de Claude Garanjour.
CAHIER AUSTRAL, encres de Claude Garanjour.
QUARTZ, gravures d'Éliane Kirscher.
LAPIDAIRE, peinture et collages de Jean-Pierre Thomas.

Claude Ollier

Réminiscence

(1980-1990)

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2003
ISBN : 2-86744-980-4

www.pol-editeur.fr

1980

7 février

Les photographies ne sont plus seules à pourvoir le livre en incitations et documents : les bandes magnétiques sont entrées dans la danse. Je retranscris de longs passages de celles où Ariane, depuis son plus jeune âge, livre sans fard les étapes de son apprentissage du langage et de la vie, particulièrement celles enregistrées depuis 76 et que j'ai intitulées *Ariane à la radio*, *Naiïmascope* et *Naiïmarama*. Travail difficile, harassant, mais qui m'apprend à mieux écouter aussi. Je le retranscris, mot pour mot, dans son cahier à elle. Qui résistera le mieux au temps : la cassette ou le cahier ?

19 février

Malacca. Écrit le rêve – les rêves, consécutifs à l'hypnose réussie par Chloé sur son père. Rêves récents, authentiques ! C'est maintenant la promenade à l'arboricum, l'intermède des singes, la discussion avec Iskandar sur les maquis rebelles dans la montagne proche. Et puis... le tour de la presque île ?

22 février

Là, il y avait mon père, ma mère, et la question était d'importance. J'ai oublié bien des détails, que je me rappelais pourtant bien ce matin. La question : il s'agissait de procéder à la « réparation » de mon appareil sexuel. Ablation partielle, remplacement ou greffe, je ne sais plus. On sollicitait mon consentement. Je cherchais éperdument à m'« en sortir », et j'en sortais, par un effort démesuré pour « faire craquer le décor ». Le décor craquait, et je prenais le large, bien vite.

13 mars

Essayé aujourd'hui de recomposer ce sentiment de l'Asie en train de « foutre le camp » dans l'aéroport de Bangkok, cette impression sidérante que j'ai eue là-bas : on m'avait escamoté l'Extrême-Orient et, qui plus est, juste au moment où j'y atterrissais !

11 avril

En panne depuis quelques jours, empêché de plusieurs côtés (un travail à la radio, les « vacances », la fatigue aussi). Tapé les 66 premières pages. Peut-être la dernière phrase engageait-elle à l'arrêt, ou à la suspension : « ... la suite de l'histoire ». Cela mérite attention. Je songe à : « La suite de l'histoire est imprévisible », ou bien : « La suite est imprévisible, toutes les suites sont imprévisibles. » Mais je ne crois pas pouvoir reprendre avant Rome, c'est-à-dire début mai, si j'en reviens début mai.

23 avril

Villa Médicis. La caméra de Denis Roche, à ras du sol, nous fixe de trois quarts, têtes tournées machinalement vers elle comme nous nous éloignons de concert dans les jardins.

24 avril

Rome dans le froid, l'humidité, la superbe diversité de coloris des pierres après la pluie. Marché des heures par les rues et les jardins, pour tomber impromptu sur la villa Giulia et le musée étrusque, y entrer, et à un endroit précis d'une galerie, m'arrêter net et me souvenir que je me suis déjà trouvé là, voici vingt-cinq ans, arrêté net dans ma déambulation par le même objet, un vase de terre cuite d'une couleur extraordinaire. Je ne me rappelais plus du tout, jusqu'à ce moment-là, cette visite ancienne. Même lieu, même objet, même jeu de scène. C'était l'année où nous étions revenus de Demnate à Paris, de Casa-blanca plutôt, en passant par Tunis, la Sicile et Naples.

23 mai

Dans une ville marocaine (quartier européen), on croisait des jeunes filles se promenant les seins nus. Pas du tout le style Afrique équatoriale, poitrine nue et jupe de couleur, mais le style européen : chaussures à talon, bas, jupe plissée, foulard. J'étais tout à fait interloqué par cette mode, dont c'était pour moi la première manifestation au Maroc, mais seulement comme si, la chose étant acquise en Europe, je trouvais que son introduction dans la société marocaine était prématurée. Curieusement d'ailleurs, les filles concernées exhibaient toutes de très petits seins. Personne ne semblait le remarquer. J'étais le seul à m'en étonner franchement.

1^{er} juin

Repris mon livre avant-hier – une très difficile reprise, après deux mois d'éloignement. La seule chose à faire dans ce cas (la seule qui soit dans la logique de l'entreprise) est d'incorporer cette rupture au texte. Ce que j'ai fait, conjurant le hiatus.

15 juin

Où j'apprenais, cette nuit, que j'étais un enfant abandonné. Pas trouvé, abandonné. Ceux qui m'avaient recueilli étaient là, ils m'avaient retrouvé, je ne sais comment, par hasard sans doute. Nous dînions ensemble, et ils m'apprenaient, comme ça, ce qu'avait été réellement mon enfance et que je n'avais jamais soupçonné. En fin de repas, je ne pensais qu'à une chose : leur offrir un souvenir, pour les remercier de tout ce qu'ils avaient fait pour moi, dépensé pour moi. Puisque je partais bientôt en voyage, je leur rapporterais un cadeau. J'étais très ému par ces nouvelles, mais je n'en laissais rien paraître. Ceux qui m'avaient élevé étaient donc assis là autour de la table, je n'avais d'eux aucun souvenir, leurs visages étaient quelconques, ceux de petits-bourgeois cossus et bien en chair. Certes, cette version inattendue de mon enfance et de mon adolescence était susceptible d'expliquer bien des choses. Pourtant, vers la fin du repas, le soupçon me venait que ce n'était pas vrai, cette histoire, que ceux qui m'avaient élevé étaient bien mes vrais parents. Aussitôt réveillé, je me suis rappelé avoir lu cette phrase la veille dans un manuel sur la « méthode naturelle de lecture » : « Untel, qui est un enfant abandonné... »

28 juin

Je traverse la Belgique en diligence, une longue berline tirée par des chevaux noirs. Il semble que nous nous dirigeons vers le sud. Voici qu'on pénètre dans une ville à laquelle je ne m'attendais pas, dont je n'avais jamais entendu parler en tout cas. Je suis alerté d'emblée par un magnifique marché couvert, puis par une façade d'immeuble toute en bois sculpté, superbe. Je demande à ma voisine le nom de cette ville. Ce qu'elle dit, en deux mots, je l'entends mal. C'est quelque chose comme « Brec-Manne ». Mais la ville prend de l'ampleur : de splendides esplanades, des places richement ornées, puis d'extraordinaires maisons aux façades sculptées comme des visages, avec des nez énormes, proéminents, un peu dans le style aztèque, et peintes (ou vernies ?) en bleu, en violine, en jaune, en rouge aussi par endroits. Tout un alignement ainsi en bordure d'une vaste place. Et d'autres un peu plus loin, en retrait. Et la ville s'élargit encore. J'aperçois, loin derrière, des perspectives taillées dans des collines, géométriquement, comme d'immenses palais ou tombeaux avec des entrées secrètes. Puis la route tourne et monte à la sortie de la ville. Je me fais répéter son nom. Et là, c'est plus précis, et plus compliqué. Je crois qu'on me l'écrit. Ça commence ainsi : « Ausberek... » Le deuxième mot m'échappe. Le rêve se termine bientôt. Il me frappe beaucoup. Je n'ai jamais entendu parler de cette ville, là, en plein centre de la Belgique, et plusieurs heures après, je revois très nettement les couleurs vives, magnifiques, des visages sculptés sur les façades des maisons (peut-être une réminiscence de la scène finale de *North by Northwest*, revu il y a peu à la télévision ?).

29 juin

J'avais réussi à colmater la « brèche » dans les premiers jours de juin. Je n'ai pu continuer, à cause du départ proche, et de pas

mal de questions pratiques à régler. Je pense que c'est néanmoins un bon « tremplin » pour la suite. Il faut « avaliser » ce changement de personne narrative (*il* pour *je*) survenu sans que je m'en rende compte dans le cours de la phrase (parodique d'un titre de film italien lui-même parodique) : « Paul et Chloé retrouveront-ils leurs amis... » Bel exemple d'échéance imprévue. Accueillir ce qui échoit... Je pense qu'il faudra revenir rapidement au *je*.

8 juillet

Marrakech, la bonne chaleur. De retour après cinq ans. Retrouvé la maison si belle de Cécile et Henri. Un petit âne autour de la piscine enchante Ariane. J'enregistre leur duo sur le minuscule magnéto rouillé. Et les crapauds le soir entre les nénuphars, criant si fort qu'on ne peut dormir. Les chiens dans la palmeraie au loin donnent la troisième dimension de la nuit.

10 juillet

Promenade en calèche à la Menara. Le grelot du cheval lui « dit » quelque chose. Peut-être le seul objet qui ait laissé trace en son corps de ce qui fut presque sa ville natale.

Incursion assez longue en médina par le souk Smarine, jusqu'à la Madrassa, magnétophone en main. Un marchandage de babouches s'est gravé sur la bande.

15 juillet

La Madrague, dans la petite maison sur la plage. On est en plein ramadan. À huit heures du soir, la grande route d'Agadir se fait soudain déserte. Plus un camion, plus un vélo, plus per-

sonne. La plage, déserte. La terre s'arrête, et le phare de Tahrazout entre en scène.

16 juillet

Brouillard ce matin, on ne voit pas la mer, à vingt mètres de la maison. Mais on entend des voix, et quand il se lève, vers onze heures, on a la surprise de voir la mer couverte de barques de pêcheurs.

Ariane, par une lubie, décide : « Aujourd'hui, on fait le ramadan ! » Je crois à une boutade. Mais non, c'est sérieux. Et on ne boira pas, on ne mangera pas de toute la journée. Je pense m'en tirer en fumant la pipe : elle confisque ma pipe.

17 juillet

Elle a inventé une histoire, l'autre jour, que je recopierai dans son cahier, suivie de commentaires expliquant comment elle l'a écrite. Parmi ses explications, ceci : « J'ai employé le passé simple parce que ce n'est pas souvent employé. Ça choque, comme ça, ça fait peur. Le passé simple, ça fait plus peur que le présent. »

20 juillet

Passant au pied du piton rocheux sur le tronçon de route « western » avant Chichaoua, elle m'oblige à l'escalader en dépit de la chaleur, elle que j'ai toujours du mal à faire marcher. C'était en plein midi, on commençait à sentir la grande touffeur d'été du Haouz. Et elle m'a précédé, courant, me réprimandant, enchantée de me voir souffler et peiner dans les cailloux.

22 juillet

El Harhoura, ce soir, chez Abdelkebir. De Marrakech à Rabat par le Tadla. Entre 45 et 47 degrés avant Oued Zem, et après. Ramadan : toutes les boutiques sont closes, tous les cafés. Plus rien à boire de tout l'après-midi. On roulait à 40, 50, impossible de baisser les vitres, on suffoquait. Et, en vue de la côte, soudain 25°, une petite brise, la fraîcheur.

23 juillet

Rencontre surprise hier, d'Abdellatif Laâbi, qui vient d'être libéré, après huit années d'enfermement pour... délit d'opinion. Ariane est le premier enfant qu'il voit, dans l'émotion, la soif de parole. Les siens ne sont pas là encore.

26 juillet

Hamid Bensaïd – son film de Lodz, d'après le conte de Cortazar, *Bons et loyaux services*. Très beau, la caméra proche des visages, des matières, on sent le grain de la peau, des étoffes. Me parle de *La Mise en scène*, qu'il veut « tourner », absolument.

29 juillet

Ronda. Troublants retours d'itinéraire, effet démultiplié de quelques répétitions. Combien de fois je suis venu le soir autour de minuit dans ce jardin public, jusqu'aux grilles en consoles au

bord du gouffre, l'œil entre les barreaux fixant les lumières de l'usine en bas... Comme si, toutes ces années passées, je venais là tous les soirs.

2 août

Le Pradié. Bernard, Martine, AUFUR, l'atelier, la petite maison de Philippe, la pièce d'eau, tout est là, intact. Loin là-bas déjà l'autre monde, le torride, le sec, dont j'ai du mal à parler.

4 août

Je recopie ces rêves de là-bas, des 18 et 19 juillet :

- un bébé « enceint ». Un bébé, garçon ou fille, attendant un enfant, ventre énorme. Il avait cinq ou six mois, et à la fin du rêve, commençait à parler. Je le comprenais, en plus. C'était le bébé de quelqu'un qui était présent, mais qui ?

- cette femme un peu monstrueuse, qui se promenait avec moi. Puis Claude R. Après quelques pas, je lui prenais la main, l'arrêtais, l'enlaçais. Longue étreinte, elle ne se déroba pas.

- ma mère emplissait de linge les valises. Elle disait : « Les quelques robes qui me restent. » Ça se passait sûrement rue de Chéroy, car, un peu auparavant, étant sorti faire une course, j'avais eu du mal à retrouver la rue, le quartier ne ressemblait plus du tout à ce qu'il est, je regardais les plaques des rues, deux d'entre elles étaient intitulées « impasses ».

- quantité d'épisodes très mouvementés, au cours desquels apparaissaient çà et là des amis, souvent très lointains, perdus de vue depuis longtemps, et au milieu de catastrophes, d'alertes, de grands mouvements de foule.

7 août

Un gamin m'a dit un jour, comme je gagnais l'intérieur d'un quartier : « Le Place, c'est ici ! Où vas-tu, par là ? Par là, il n'y a que le soleil ! » C'était comme je descendais de voiture, au parking face Dar Moulay Ali, et me dirigeais vers Bab Jdid.

15 août

Ce qu'il fallait noter dès le premier jour à Marrakech : la maison, apparaissant *image par image* dans les interstices des lattes de la clôture en bambou, par l'effet de la vitesse faible de la voiture. Le déroulement du film au ralenti, le film souvenir qu'on repasse après des années, laissant revoir les choses retenues, et les autres, celles qui ont été « laissées pour compte ». Le plus curieux est que j'avais oublié l'existence de ce treillis de clôture isolant autant que faire se pouvait le jardin et la maison, que j'avais fait poser tout au début, en août ou septembre 73.

25 août

Repris *Mon double* au début du mois, sur la phrase où une association d'idées m'avait fait remonter à Damas, au palais Azem et à ses tableaux d'époque, mannequins anonymes à tête d'œuf remplie de bourre. Écrit une page ou deux, pour retomber sur la première personne, après ce « pont » de transition à la troisième. Pont qui aura enjambé la période creuse, d'empêchement – comme il est dit maintenant dans le texte – d'avril à juillet. Seulement, je n'ai pas pu continuer, la présence des traces récentes, marocaines, brouillait tout : l'effort de reprise s'est bloqué sur la fin de la scène et cette phrase, que j'avais

16

notée sur un bout de papier juste avant de partir, début juillet, incorporée là à présent, *in fine* : « Air à remous que les mains tournent, moulant objets qui ne se voient. »

8 septembre

La « Stimmung » malaise est revenue peu à peu, fin août, effaçant, ou atténuant, les images du voyage récent. Aussi, les choses du livre ont repris corps, se sont liées à nouveau, fragilement, et j'ai pu écrire (composer, improviser) une dizaine de pages, par tâtonnements, dans l'incertitude, car je ne savais plus du tout où j'en étais. J'avais oublié bien des acquis, j'ai même dû constituer une sorte de répertoire pour classer les éléments et tenter de les faire progresser. Je ne répugne pas absolument à l'incohérence, encore voudrais-je savoir pourquoi elle apparaît, et à tel ou tel moment, elle et son tissu défait. Et puis, j'ai tendance à oublier que, dans cette histoire, Chloé n'a que cinq ans (j'ai tapé au propre tout ce qui existe jusqu'ici, soit 78 pages).

13 novembre

On voyage en Amérique, contrée très sauvage encore : rares sont les espaces habités et cultivés, tout le reste est vierge ou presque, mais sans conteste « indien » : il n'y a pas de terre rebelle, c'est simplement que le pays est trop grand pour être totalement cultivé et habité. Des cartes à échelle satisfaisante signalent les localités, les routes, les sentiers parfois, les rivières, les curiosités naturelles. Je ne sais plus trop si on se déplace à moto, à vélo ou à pied. Un jour, on arrive dans une grande prairie en lisière des bois, où débouche une rivière abondante, toute en largeur, étalée, irriguant cent ou deux cents mètres d'herbe et de pierres. Une vingtaine de personnes

sont là, discutent, j'en connais plusieurs, mais j'ai oublié leur nom. Une action se développe, toute une histoire, oubliée aussi. Ce qui reste tient à l'eau : à certains moments de la journée, la rivière s'écoule à peu près horizontale, pente très peu sensible ; à d'autres, elle coule de haut, se ramifiant en multiples cascades entre des rochers, comme elle ferait en montagne. Mais c'est toujours la même rivière. À un instant précis, quelqu'un me montre, sur une carte à grande échelle, un endroit distant d'une cinquantaine de milles, où il y a une production très intéressante de... (il s'agit d'un légume très rare, son nom est inscrit en majuscules).

Ce rêve noté parmi des dizaines d'autres, l'affabulation nocturne n'a jamais failli tous ces temps-ci, mais si peu en survit au réveil...

15 novembre

Bonne ambiance malaise tout septembre et octobre. Comme ça, sans forcer, au hasard des souvenirs, enchaînements, lectures, regards sur les cartes, listes... Aux environs de la page 95. Paul et Chloé vivent leurs derniers jours à Pinang. Bientôt, un petit tour sur la côte est.

16 novembre

Enregistré les enfants la semaine dernière à l'école d'Aulnay, pour cette petite composition sonore illustrant le thème « réalité et fiction », comme on dit. Les gosses m'ont fait une belle surprise, au bout d'une demi-heure, se mettant soudain, sans que rien n'ait été concerté, à fredonner une berceuse à eux sur « coucou », pendant quelques minutes. J'espère que c'est bon sur la bande.

23 novembre

Passant place Clichy avant-hier, devant l'entrée du lycée Jules-Ferry, exactement telle que voici cinquante ans quand j'y étais conduit tous les matins : la lourde porte à grille noire. Un souvenir m'est venu : si j'arrivais en retard, la porte était fermée, il fallait appuyer sur le bouton à droite, pousser la porte et pénétrer dans le hall au pied de l'escalier de quatre ou cinq larges marches en demi-cercle, puis dans le second hall devant le bureau de la directrice. Tout était vide, ils étaient déjà tous entrés dans les classes : effroi, panique, grand sentiment de culpabilité, affolement, terreur d'enfant. C'était en 29 ou 30. La sensation est revenue tout de suite, aiguë, du trait de catastrophe qu'impliquaient la vision du hall vide et le bruit des pas claquant sur le faux marbre, précipités, se hâtant vers la classe où il fallait frapper et entrer en retardataire honteux, sous les regards de tous.

5 décembre

Montage, à la Maison de la Radio, du petit objet sonore avec ambiance d'école et lectures d'enfants. Il s'intitulera *Détour* et durera environ vingt minutes.

15 décembre

Repris l'histoire malaise après cinq ou six semaines d'interruption dues au travail sur les enregistrements à l'école, à la rédaction des « prières d'insérer » des deux livres à paraître en avril, à la frappe de ce Journal, etc. Aucun problème, cette fois-

ci. Écrit hier la suite de la promenade à travers la ville, interrompue après Nirvana Lane, le passage par le « décor réaliste » et, aujourd'hui, le paragraphe sur la chaleur, plus terrible que jamais (c'était l'impression de chaque jour, là-bas, et chaque jour on repartait en promenade).

30 décembre

Rêve dénotant quand même une grande confusion au royaume des traces : il y avait Charlotte (actuellement au royaume de la présence : cinq mois) et sa mère, laquelle lui enlevait et remettait les dents, de temps en temps, sans autre problème que de ne pas les perdre, groupées, sans réceptacle, sur le drap du lit ou la couverture. Je lui faisais remarquer que c'était risqué, qu'elles pouvaient tomber à tout moment, glisser sous le lit... Je les gardais dans le creux de la main. Pour les remettre, on les posait sur la gencive et elles tenaient toutes seules. Il y avait une raison de les enlever, que j'ai oubliée, ou alors la chose allait si bien de soi – enlever les dents d'un bébé et les remettre à tout bout de champ – que je ne cherchais même pas laquelle. Un peu plus tard, comme sa mère était sortie de la pièce, Charlotte se mettait à pleurer, et comme je lui demandais pourquoi : « Je ne veux pas qu'on me lave les cheveux ! », criait-elle très fort, couchée dans le grand lit. Cela se passait à Boissy, évidemment, dans la chambre autrefois de mes parents, donc dans le lit où mon père est mort, et qui a eu toute une histoire depuis sa mort.

Ce n'était là qu'une infime partie de l'immense fresque onirique bâtarde qui m'est dispensée chaque nuit, et dont il ne reste que quelques bribes au matin, si répétitives, si mornes... Cela ressemble le plus souvent à un « cartoon » raté, minable ; il y a bien longtemps que le fameux « travail » n'a rien produit d'excitant, je ne dis pas de novateur, seulement d'un peu exci-

Achévé d'imprimer en novembre 2003
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1839
N° d'imprimeur : 032847
Dépôt légal : décembre 2003

Imprimé en France



Claude Ollier
Réminiscence

Cette édition électronique du livre
Réminiscence de CLAUDE OLLIER
a été réalisée le 8 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2003
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449802 – Numéro d'édition : 2758).
Code Sodis : N45294 - ISBN : 9782818008126
Numéro d'édition : 230318.